

Elle n'entend ni ne parle," se hâta de dire baretier.  
 "Jeune fille entraîna le caporal vers la table. Les jetons, j'ai oublié les jetons!" murmura chabeuf avec effroi.  
 "Et les lettres gravées sur le glissement déjà sous ses doigts agiles. Elle écrit! s'écria Tichdorf; parbleu! ça te curieux!  
 "Que va-t-elle lui dire? pensaient les deux uns.  
 "Tiens, c'est de l'allemand," dit le caporal suivait de l'œil les lettres assemblées par ine.  
 "Louchabeuf et Taupier se regardèrent avec un désappointé.  
 "L'un ni l'autre n'entendaient la langue des siens, et la déception qu'ils éprouvaient nait à leur physionomie bouleversée une exsion des plus comiques.

F. DU BOISGOBEY.

(La suite au prochain numéro.)

## LES KANAKS

DE LA

NOUVELLE-CALÉDONIE

Histoire de la belle Nou et du forçat Henri

III

C'était une femme qui interposait ainsi l'autorité, et dont l'intervention avait, sur cette fois, sauvé les jours du prisonnier.

Elle était jeune, d'une taille au-dessus de la moyenne, et, dans son regard altier, devinait facilement qu'elle avait l'habitude d'être obéie.

Elle dit quelques mots à la petite troupe tentative et, sur un geste rapide et prompt elle adressa à l'un des Kanaks, tout le monde se remit en marche sur les pas de la jeune femme.

Cette fois, le trajet ne fut pas long, une heure à peine, au bout de laquelle Henri put apercevoir devant lui une grande case, qui était également la demeure d'un chef de tribu.

La jeune fille fit entendre un appel, et presque aussitôt un homme parut sur le seuil de la case.

On comprend avec quel intérêt le prisonnier suivait tous les détails de cette scène. C'était sa vie qui était en jeu, et la vue de l'homme qui venait d'accourir, se sentit pris d'un étonnement des plus profonds...

L'homme était revêtu d'une longue souane de prêtre, et Henri espéra d'abord qu'il avait devant lui un de ces courageux missionnaires de ces parages inhospitaliers.

Mais sa joie fut de courte durée.

C'était bien un Kanak pur sang qui se présentait à ses regards, et il n'apprit que plus tard que la soutane dont le chef était affublé provenait de la dépouille d'un missionnaire qu'il avait tué et probablement mangé.

Un colloque de quelques minutes s'établit alors entre la jeune fille et le chef, et après le colloque, pendant lequel le Kanak avait plus d'une fois arrêté son regard sur le prisonnier, la jeune fille vint prendre ce dernier par la main, et, lui indiquant le chef resté debout sur le seuil de la case :

— Cet homme est mon père!... dit-elle dans un français qui manquait essentiellement de pureté, mais dont Henri comprit cependant tous les mots; il ne vous sera fait aucun mal, si vous voulez demeurer auprès de lui.

— Moi! fit le prisonnier au comble de la surprise.

— Refusez-vous ce que je vous offre?

— J'accepte, au contraire.

— Alors vous resterez ici?

— Sans doute.

— Et vous ne chercherez jamais à fuir?

— Jamais!

— Suivez-moi alors... et si vous vous conduisez comme vous venez de le jurer, vous n'aurez point à vous plaindre de votre résolution.

Le prisonnier croyait rêver.

La jeune fille le tenait toujours par la main, et elle le conduisit ainsi jusqu'à une case prochaine, dans laquelle elle l'invita à entrer.

— Ce sera ici votre demeure, ajouta-t-elle, et j'espère que vous vous y trouverez bien...

Et, comme Henri avait peine à s'expliquer ce qui se passait, la jeune fille remarqua son étonnement, et se prit à sourire.

— Ce qui se passe est facile à comprendre, dit-elle; pendant quelques années la tribu a été fréquentée par des missionnaires, qui m'ont appris votre langue et pour ainsi dire élevée... mais des jours mauvais sont arrivés. Ces hommes ont voulu abuser de leur puissance pour nous trahir et nous livrer aux étrangers... alors, mon père et les guerriers de la tribu les ont massacrés... Depuis ce jour, nous sommes en guerre avec ceux de votre nation... Cependant, j'espère amener bientôt une réconciliation entre eux et nous... et si je réussis, vous n'aurez pas longtemps à souffrir de votre séjour ici.

— Mais je ne veux pas retourner à Nouméa! s'écria le prisonnier avec un frisson.

— Pourquoi donc?

— Je préfère la vie libre que vous menez ici.

— Ce sera comme vous voudrez.

— Ah! vous êtes généreuse.

— Adieu.

— Vous partez?...

— Il le faut.

— Mais je vous reverrai?...

— Bientôt... je vous le promets... agissez avec prudence... observez tout ce qui se fera ici... et évitez surtout d'éveiller les soupçons de ceux qui vous entourent.

Sur ces mots, la jeune fille envoya un sourire à son interlocuteur, et se retira pour aller rejoindre son père...

Deux mois après, le chef de la tribu l'avait pris en affection, et il ne pouvait plus se passer de sa compagnie...

Henri croyait réellement qu'il allait être heureux; il ne demandait pas autre chose que de finir sa vie au milieu de ces sauvages, et près de la fille du chef, dans le cœur de laquelle il avait éveillé un amour profond et dévoué.

Mais les événements qui allaient suivre devaient le rejeter de nouveau dans les plus cruelles péripéties.

IV

Près d'une année s'était écoulée depuis qu'il s'était fixé auprès du père de la belle Nou.

Il avait épousé celle qui l'avait sauvé... et il y a lieu de croire que le temps ne lui paraissait pas précisément long.

Toutefois, il y avait des jours où la nostalgie le prenait, où la vie qu'il menait ne lui suffisait plus, et alors, pour se tromper lui-même, il cherchait une distraction dans un des rares plaisirs qu'il lui fût permis de prendre seul...

Il chassait...

On lui avait rendu le fusil dont on l'avait dépouillé à la première heure; et souvent il partait le matin de la case pour n'y revenir quelquefois que la nuit, chargé d'un butin qui, pour n'être pas de la chair humaine, était néanmoins fort apprécié par ses hôtes.

A vrai dire, ce n'était pas seulement le plaisir de la chasse que le Néo-Calédonien recherchait ainsi avec tant d'âpreté... il avait encore un autre but, et la solitude lui procurait d'autres satisfactions.

Henri explorait le pays... et il ne désespérait pas un jour ou l'autre de pouvoir quitter cette île, où, malgré tout, il se sentait encore prisonnier.

Ce qu'il eût voulu, ce qu'il convoitait, c'était la liberté complète; c'était surtout de pouvoir se rendre vers les contrées fabuleuses de l'Australie, où l'on trouvait, disait-on, l'or sous ses pas, et où le sort pouvait mettre entre ses mains une fortune considérable, à lui qui avait toujours vécu si misérablement.

Il avait alors presque oublié son crime, et il espérait en la providence, comme si sa vie avait toujours été régulière et honnête.

La belle Nou s'était habituée à ses absences, et elle ne s'étonnait plus de le voir rentrer fort tard, ni même de l'attendre plusieurs jours.

Une fois cependant, il lui sembla que

quelque chose d'étrange avait dû se passer, et elle conçut les plus vives et les plus mortelles inquiétudes.

Depuis quatre jours, son époux l'avait quittée, et il n'était pas encore revenu.

C'était la première fois que son absence se prolongeait aussi longtemps, et elle ne savait à quelle cause l'attribuer.

Que s'était-il passé en effet, et pourquoi Henri n'était-il pas rentré comme d'habitude?

Rien de plus simple.

Il était parti, son fusil sur l'épaule, et s'était aventuré à la recherche de l'inconnu.

Il avait marché devant lui, sans s'inquiéter du chemin qu'il prendrait pour le retour.

Pendant le premier jour, il revit les lieux qu'il avait l'habitude de fréquenter, et il s'arrêta au milieu d'une prairie immense sur le bord d'un grand bois qu'il ne connaissait pas.

Il y passa la nuit, à la manière des sauvages.

Et le lendemain, dès l'aube, il reprit sa route, dans l'espoir de trouver ce qu'il rêvait.

Il avait presque oublié la belle Nou.

A vrai dire cependant, il ignorait absolument la direction qu'il avait prise, et au milieu de ces grands bois, il lui était presque impossible de s'orienter.

Mais que lui importait?

Il vivait le long du chemin, tantôt de quelque oiseau qu'il tuait et qu'il faisait cuire, tantôt de quelques fruits sauvages que la nature lui offrait.

Le quatrième jour cependant, un commencement d'inquiétude s'empara de lui.

Il était sorti de la forêt, et avait atteint un pays où quelques traces de culture se laissaient apercevoir.

Il réfléchit.

Ne s'était-il pas trompé? et au lieu d'aller vers le nord, n'avait-il pas pris la direction du midi?

S'il avait marché vers le midi, il était menacé de tomber dans un poste de soldats français, et, dans ce cas, il pouvait être reconnu.

Cette perspective amena un nuage sur son front, et c'est en tremblant qu'il remarqua à quelque distance du lieu où il se trouvait une sorte de cabane dont l'aspect était bien différent des huttes de Kanaks.

Mais il n'y avait plus à hésiter.

Un homme assis à la porte de la cabane venait de l'apercevoir, et il l'avait hélé.

Il avança.

Déjà, du reste, les doutes qu'il avait pu conserver s'étaient évanouis, car l'homme s'était exprimé en français, et il portait un costume européen.

Henri fit quelques pas, rabassa son chapeau sur ses yeux, et attendit l'inconnu qui venait à sa rencontre.

Mais que devint-il quand, dans cet homme, il reconnut un des gardiens du pénitencier de l'île Nou!

Il se nommait Bermend, et c'était un des plus sévères fonctionnaires de la colonie.

— Ah ça! dit Bermend, d'un ton de joyeuse humeur, d'où diable venez-vous de ce côté, et avez-vous fait au moins une chasse présentable?

— Ma foi! répondit Henri, je n'ai pas rencontré un seul gibier digne d'être tiré, et vous voyez que je ne rapporte rien.

— Vous accepterez bien un petit verre.

— Merci.

— Vous refusez?

— Il faut que je rentre.

— Où cela?

— A mon habitation.

— De quel côté?

Henri était fort embarrassé; il se contenta d'indiquer au hasard, de la main, une direction quelconque, et fit en même temps quelques pas comme pour s'éloigner.

Bermend fronça le sourcil.

La direction que son interlocuteur venait d'indiquer était précisément celle de Nouméa.

Un soupçon traversa son esprit, et son regard se fit ardent et fixe.

— Pardieu! reprit-il aussitôt, voilà qui

n'est pas aimable; est-ce que vous avez peur de moi?

— Allons donc, reparti Henri.

— Alors, on trinque, que diable!

— Encore une fois, merci, et au revoir.

Henri allait s'éloigner, mais il n'avait pas fait dix pas, que Bermend lui frappait familièrement sur l'épaule.

— Oh! oh! dit-il d'un ton singulier, savez-vous, l'ami, que votre refus est étrange?

— Mais, balbutia Henri.

— Et que cela donne à penser?

— Quoi donc?

— Dame! je ne vous avais pas bien regardé tout d'abord.

— Qui croyez-vous donc que je suis?

— Oh! presque rien. Ah! ah! il faut vraiment que vous ayez un rude aplomb, car j'y suis maintenant, et si vous voulez que je vous dise votre nom...

— Taisez-vous!

— Vous vous appelez Henri.

— Ne me trahissez pas.

— Vous vous êtes évadé, il y a quelques mois.

— Par grâce!

— Et, soit dit sans reproche, vous nous avez donné une rude besogne.

Pendant ce rapide colloque, deux ou trois hommes armés étaient sortis de la cabane, et s'étaient approchés.

Henri aurait bien voulu fuir ou résister, mais il comprit que toute tentative était désormais inutile, et ne fit aucune opposition.

Sur un signe de Bermend, les hommes s'emparèrent du malheureux époux de la belle Nou, et le lendemain, il était jeté au cachot.

(La fin au prochain numéro.)

## CHOSSES ET AUTRES

M. Perrault a été élu à Charlevoix contre M. Cimon.

M. E.-U. Piché a été mis à la retraite; il se remet à la pratique de sa profession d'avocat.

M. Wilfrid Prévost est candidat dans le quartier Saint-Louis de Montréal pour le Conseil-de-Ville.

Nous sommes heureux d'apprendre que M. Henri Parent a été promu à une position importante dans le département des ingénieurs.

Bientôt, on n'aura plus besoin de chevaux; un Américain vient d'inventer une voiture à vapeur qui marche au moyen du pétrole et qu'on dirige comme on veut.

Les éleveurs de bestiaux d'Ecosse estiment qu'ils ont perdu 500,000 têtes de bétail par les dernières tempêtes qui ont eu lieu en ce pays.

L'*Abeille Médicale*, tel est le titre d'un nouveau journal médical qui vient de paraître à Montréal. M. le Dr d'Orsonnens en est le rédacteur en chef, et M. T. Berthiaume, l'imprimeur.

Une fille de mauvaise vie qui était allée faire une promenade à la campagne avec un jeune homme, a été ramenée morte chez sa mère à Montréal; elle avait pris plusieurs verres de biisson.

On dit que M. Brydges, qui vient d'être démis comme surintendant des chemins de fer du gouvernement, se propose d'entrer dans la vie publique; on lui a déjà prêté cette intention.

Les employés publics sont dans des trances mortelles; on se propose de réduire leurs salaires de 10 pour cent et de ne plus les payer un mois d'avance comme on avait coutume de faire.

Le Club National de Montréal a adopté des résolutions de condoléance et de respect à l'occasion de la mort d'Octave Crémazie. Il a été question de faire venir au pays les restes du poète. De brillants discours ont été prononcés à ce sujet.